

40 tranches de biographie

Florence Clerfeuille

Florence Clerfeuille a toujours aimé jouer avec les mots. Auteur de plusieurs récits de voyage, d'un récit de mission humanitaire en famille, d'un roman, de recueils de nouvelles et d'histoires de science-fiction, elle a décidé de mettre son savoir-faire au service de tous.

Elle est **écrivain public biographe**.

Depuis **quatre ans**, elle rencontre des personnes qui lui confient tout ou partie de leur histoire. Elle en dessine de fines **tranches de vie** sur son blog. Des instantanés vibrants d'émotion qu'elle a rassemblés pour vous dans ce livre électronique.

Ce fichier est distribué gratuitement par l'auteur, par l'intermédiaire de son blog, de son site Internet et de sa page Facebook.

Vous avez le droit de le distribuer à votre tour (mais pas de le vendre) à condition de ne pas le modifier et de mentionner clairement sa provenance : <http://www.amotsdelies.com>

40 tranches
de biographie

« C'est ma fille qui a insisté »

Premier rendez-vous pour la réalisation d'un récit de vie...

Yvonne me reçoit dans sa petite maison de village. Je la sens **intimidée**. D'ailleurs, elle s'excuse presque :

— Vous savez, c'est ma fille qui a insisté. Moi, de toute façon, je ne sais pas raconter...

Sur la table, elle a tout préparé : son livret de famille, sa photo de confirmation, celle de son mariage et – ce dont elle est le plus fière – son certificat d'études.

— J'étais la plus jeune de tous quand je l'ai passé !

Quelques phrases échangées à peine et la voilà **détendue**. Prête à « travailler », comme elle dit.
En confiance.

Une jeunesse en noir

Née entre les deux guerres, elle a **porté le deuil** pour la première fois à dix-sept ans.

D'abord **trois mois** de **grand deuil**. Habillée exclusivement de **noir**, bas et chapeau à voile de crêpe compris. Aucune autorisation de sortie, exceptée la



messe du dimanche. Une espèce d'**emprisonnement** encore plus lourd à porter que le chagrin de la disparition d'un frère...

Trois mois de deuil avaient suivi. Le voile de crêpe avait raccourci. Les bas noirs n'étaient plus indispensables. D'autres **teintes** de vêtements étaient autorisées, encore **très foncées** : bleu marine, marron. Les sorties – en journée exclusivement – redevenaient possibles.

Encore **six mois de demi-deuil** avant de reprendre une vie normale. **Une éternité** pour une jeune fille qui aurait bien voulu avoir le droit de s'amuser.

— Quand je pense à tout ce temps passé en noir alors que je rêvais de couleurs et que je vois toutes ces jeunes filles, aujourd'hui, qui ne jurent que par le noir...

L'urgence d'écrire

Une femme encore jeune – la cinquantaine – me sollicite pour mettre en forme le résultat de vingt années de recherche en **généalogie**. Elle a recensé plus de **cinq mille individus**, tous reliés à elle, d'une façon ou d'une autre. Et des **anecdotes** comme s'il en pleuvait...

C'est le livre de toute une famille que nous allons rédiger ensemble.

— Ça fait longtemps que j'y pense, parce que j'ai mon arbre d'un côté et les anecdotes de l'autre ; il n'y a que moi qui puisse m'y retrouver. Et comme j'ai



été diagnostiquée **Alzheimer**... Je sens bien que **j'oublie**, que je perds les choses...
Écrire avant que tout ne soit oublié. Perdu dans les tréfonds d'une mémoire qui s'étiole.
Pour elle comme pour ses proches, il y a **urgence**.

So long Louis

Il avait quatre-vingts ans et une **vie bien remplie** derrière lui. Une vie originale, **atypique**, qui l'avait mené dans l'ancienne Afrique Occidentale Française avant de retrouver son Aveyron natal. Une vie qu'il avait entrepris de me raconter.

Nos entretiens étaient toujours riches, parsemés de pointes d'humour. C'est vrai qu'il avait toujours aimé la **provocation** et que mettre de l'**insolite** dans la vie des autres l'amusait. Alors il ne manquait pas d'anecdotes à raconter.

J'aimais cette **personnalité inclassable**, qu'il avait su préserver jusque dans la maison de retraite qu'il avait intégrée depuis peu.

Et puis, il est **mort**. Laissant notre travail inachevé. **Un 1er avril**, ce qui l'aurait certainement réjoui ! Je l'ai accompagné pour son dernier voyage, anonyme parmi des centaines d'autres, dans une église pleine à craquer. Les **larmes aux yeux** mais le **sourire aux lèvres**, la mémoire encore pleine de ses frasques.



Mettre sa plume au service des autres, c'est aussi les aimer. Et souffrir lorsqu'ils nous quittent.

So long Louis.

L'ami du peintre

Monsieur M. est peintre. **Peintre de l'imaginaire**, tel qu'il aime à se définir lui-même. Il vit seul avec son **chien Rififi** depuis la mort accidentelle de sa femme, il y a une douzaine d'années. Dans son appartement, une pièce a été transformée en atelier. À chacune de mes visites, il m'y conduit pour me présenter ses travaux en cours. Je ne suis pas critique d'art, pourtant. Loin s'en faut ! Mais il aime que je lui donne mon avis, ce que je fais d'autant plus volontiers que l'univers de ses **toiles colorées** me ravit.

Il y a quelques semaines, il m'a demandé de lui rédiger les textes d'un **catalogue présentant son œuvre**. De fil en aiguille, j'en suis venue à m'occuper également de la mise en page et lui ai remis sur CD un document prêt à imprimer.

La dernière fois que nous nous sommes vus, il avait dû amener son chien chez le vétérinaire. Le pauvre Rififi s'était mis à perdre beaucoup de sang. Monsieur M. se sentait perdu sans ce « merveilleux petit chien » qui lui tenait compagnie depuis douze ans.

Monsieur M. a fait imprimer ses catalogues. Il est très content du résultat.



— Je voulais vous remercier encore pour la qualité de votre travail, me dit-il au téléphone. Le résultat est vraiment très bien.

Pourtant, je ne le sens pas très enthousiaste au bout du fil.

— **Rififi est mort**, me dit-il finalement. Il a fallu le piquer. Il souffrait trop et il n’y avait plus d’espoir. Ça me fait drôle, vous savez, de ne plus le voir à la maison... Parfois, je lui parle encore.

Bien sûr, nous n’allons pas écrire le récit de la vie de Rififi, mais je sens bien que ce coup de fil visait plus à me parler de lui qu’à commenter mon travail !

Les nouvelles de Monsieur P.

Il a les mains déformées par les rhumatismes. Lui qui se faisait fort, lorsqu’il était jeune, de fabriquer lui-même ses mouches pour la pêche à la truite est devenu un **vieil homme malhabile**. Et cela l’agace prodigieusement.

— Ces mains ! s’énerve-t-il, en essayant maladroitement d’ouvrir l’enveloppe qu’il a préparée. La retournant finalement d’un coup sec, il jette littéralement sur la table les **feuilletts manuscrits** qu’elle contient.

— C’est ça qu’il faut **taper**. Vous pouvez le faire ? Avant, c’était ma femme qui s’en chargeait, mais maintenant elle n’a plus le temps. Avec son père malade...



Monsieur P. écrit **des nouvelles**. C'est son dada. Depuis qu'il est à la retraite, il n'arrête pas. Toujours à la main. Des pages et des pages couvertes de son écriture régulière d'ancien enseignant.

— Ce sont de toutes petites histoires. **Sans prétention**. Mais j'ai un ami qui organise des concours de nouvelles. Il veut absolument que je lui en envoie une, s'excuse-t-il presque. Je regarde rapidement combien de pages il me confie, vérifie que je peux déchiffrer sans mal son écriture...

— Vous pourrez me l'imprimer en trois exemplaires ? Pour la semaine prochaine ? Et vous me direz ce que vous en pensez !

De retour chez moi, je m'attelle à la **frappe de son manuscrit**. Monsieur P. écrit à la première personne et décrit ses impressions en vol face au soleil couchant. Je sais qu'il aime les oiseaux : les abords de sa maison fourmillent de nichoirs et de mangeoires. Quand je lui ai rendu visite, il observait un couple de pics épeiches à la jumelle. Mais la chute de la nouvelle arrive. Et c'est bien d'une chute qu'il s'agit : celle d'un **pilote de planeur** qui manque son atterrissage !

Lorsque je retrouve Monsieur P. quelques jours plus tard, je ne peux m'empêcher de lui poser la question :

— Ça vous est vraiment arrivé ?

— Et comment ! s'exclame-t-il. Sur le coup, je n'ai rien compris. C'est à l'hôpital, quand je me suis réveillé, qu'on m'a expliqué : un autre pilote, débutant, avait coupé ma trajectoire et m'avait déséquilibré. C'est ce qui m'a envoyé par terre. Le **planeur** était **en miettes**. J'ai eu beaucoup de chance cette fois-là.



Puis, au moment de partir :

— Revenez me voir, je vous raconterai comment j'ai failli me noyer lors de ma première plongée, en Martinique ! À moins que je n'en fasse une autre nouvelle... Il faut bien que j'écrive tout ça ; ce serait **bête de ne rien laisser derrière moi**, vous ne trouvez pas ?

Comment ne pas être d'accord avec lui ?

Surtout, ne pas oublier

Sa silhouette **mince et fragile** traverse le marché à **petits pas**. Une veste fourrée consciencieusement boutonnée jusqu'au menton malgré la douceur de l'été, il paraît si frêle... Ses **yeux bleu clair embués** brillent derrière ses lunettes. Il a l'air d'un enfant perdu et c'est d'abord avec la douceur d'une grande sœur compatissante que j'ai envie de m'adresser à lui. Puis je me souviens...

Cet homme, je l'ai déjà rencontré. Dans une autre vie. D'autres circonstances, plutôt. Nous avons discuté. Il m'a brièvement raconté. Sa découverte du **Maroc** au début des **années 1950**. Le coup de foudre pour ce pays ensoleillé où il avait aussitôt entraîné sa jeune épouse. La naissance de ses deux fils. Puis le retour en France après l'**indépendance**. Sa longue carrière de **directeur de musée** en région parisienne. Et finalement cet exil vers une **campagne inconnue**.



Nos regards se croisent, mais je vois bien à sa surprise devant mon salut enjoué qu'il ne me reconnaît pas. Tout juste opine-t-il du chef, poursuivant son chemin du même **pas incertain** que la vieillesse lui impose.

Je le suis longtemps des yeux...

Au-delà des apparences – cette enveloppe charnelle diminuée – surtout, ne pas oublier qu'il a été un jour maître d'un **destin hors normes**. Conserver le **respect** dû à l'adulte qu'il fut et lui tendre le bras pour accompagner ses derniers pas.

Apprivoiser le grand âge n'est pas toujours chose facile, même pour les biographes !

Mourir, la belle affaire ! Mais vieillir... [Jacques Brel]

« Vous avez bien travaillé ! »

Madame B. m'accueille dans son salon. Ses yeux se posent sur le **carton** que j'amène et un léger sourire se forme sur ses lèvres. Elle sait bien ce que contient cette boîte : les **vingt exemplaires** du **récit de sa vie** qu'elle m'a commandés.

Bien sûr, elle a déjà lu le texte au fur et à mesure de nos séances de travail communes. Elle l'a relu intégralement après le découpage en chapitres et la mise en page définitive.



Elle a aussi validé la composition du **cahier couleur** de seize pages qui va illustrer les moments forts de sa vie, rappeler le souvenir des gens qui ont compté pour elle. Mais là, ce sont **de vrais livres** que je lui apporte. Des livres sur lesquels le nom de l'auteur est le sien. Et dont la couverture arbore fièrement une photographie de son village.

Lorsque je lui en tends un, je la sens **émue**. Elle le saisit doucement. Comme impressionnée. Le retourne entre ses mains. Ose enfin l'ouvrir et le feuilleter.

— C'est très beau, dit-elle simplement.

Puis, avec le sourire de celle qui ne veut pas se laisser gagner par l'émotion :

— Vous avez bien travaillé !

Et c'est ma plus belle récompense.

« Ça a de la gueule ! »

Il y a quelques jours, j'ai amené ses livres à Madame B. Le récit de sa vie en vingt exemplaires : un pour elle, un pour chacun de ses **enfants** et de ses **petits-enfants**. Elle les distribuera elle-même aux destinataires : c'est son livre. Elle pourra même y ajouter un **petit mot manuscrit** pour chacun.



Aujourd'hui, c'est l'un de ses fils qui m'appelle. Il vient de recevoir son exemplaire.

— Le livre de Maman est vraiment bien ! lance-t-il, enthousiaste. Avec les pages de photo, c'est... Ça a de la gueule !

Je ris, heureuse que mon travail lui plaise. Heureuse aussi d'apprendre que ce récit lui a permis de **découvrir** des choses, de mieux en **comprendre** d'autres... Fière d'avoir **mis dans la lumière** une femme qui a passé le plus clair de sa vie dans l'ombre des autres.

— Je suis très **fier**, me dit-il alors, comme en écho à mes pensées. Vraiment heureux que vous ayez fait **tout ce travail** avec elle.

Et si **distribuer du bonheur** faisait partie du métier de [biographe](#) ?

« **Aujourd'hui, je n'aurais pas le courage...** »

Nous avons travaillé ensemble **l'année dernière**. Elle était alors **en pleine forme**, portant allègrement ses quatre-vingt-deux printemps. Au fil des entretiens, elle – d'abord hésitante – s'était prise au jeu du récit de vie et s'était mise à écrire. Entre deux rencontres, elle m'envoyait ses textes, que j'intégrais aux miens, et c'est **à quatre mains** que nous avons fait sa biographie.



Aujourd'hui, elle est sous traitement – rayons et chimiothérapie – pour un **cancer** qui s'est déclaré il y a quelques mois et s'est développé à une vitesse étonnante. La **fatigue** est là. Le poids des ans aussi.

— Heureusement que nous avons fini, me dit-elle. Aujourd'hui, je n'aurais **pas le courage...**

Elle ne termine pas sa phrase, mais ce n'est pas nécessaire. Je comprends bien que **la mort est là**, en filigrane de ses jours, et que revenir sur son passé quand la fin de sa vie paraît soudain si proche, ce serait trop douloureux.

Elle hoche la tête.

— **C'est bien** que nous l'ayons fait.

Le ton est serein ; elle est **prête à partir**, s'il le faut.

« **Vous m'avez pourri la vie !** »

C'est mon premier entretien avec Monsieur C. Nous nous sommes déjà rencontrés il y a deux semaines, mais c'était juste pour faire connaissance. Voir si nous pouvions nous apprivoiser l'un l'autre. Et puis, il avait besoin de se faire à cette drôle d'idée de son fils : **faire faire le récit de sa vie par un écrivain public.**

— Raconter ma vie, c'est bien beau, mais j'ai eu une vie toute simple, moi...



La suite de la discussion m'avait bien vite convaincue du contraire. Et le plaisir manifeste que prenait Monsieur C. à me [conter](#) ses anecdotes augurait d'entretiens particulièrement riches et vivants. Mais il avait envie de se **faire prier** un peu. Et de prendre son temps.

Cet après-midi, il m'accueille dans son antre, **au sous-sol**, pour notre première séance de travail. Sur son bureau trône une **liasse de feuilles manuscrites** : le récit de son **enfance**. Il a voulu tout préparer, tout noter quand cela lui venait pour être sûr de ne rien oublier.

— Mais **quel boulot !** Quel boulot... Vous m'avez pourri la vie, vous savez !

Son **sourire espiègle** me dit pourtant tout le contraire. Un éclat de rire nous unit alors : je sens que je vais passer un bon moment.

S'écrire pour rattraper le temps perdu

Monsieur C. est toujours **plein d'humour** et nos entretiens sont régulièrement émaillés d'éclats de rire qui me font rire une seconde fois lorsque j'écoute mes enregistrements. Mais aujourd'hui, je le sens moins gai. Alors que je me prépare à monter en voiture, il laisse même paraître un certain **vague à l'âme**.

— Pendant toute sa vie, on ne fait **que travailler**. Le soir, on rentre et on n'a envie de rien. Pendant ce temps-là, **les enfants grandissent**. Et finalement, on se rend compte qu'[on ne les connaît même pas](#)...



Plus tôt, il m'avait parlé de ses parents. De leur apparente absence de sentiments à son égard, à une époque où, de toute façon, on affichait peu sa tendresse.

— Je me demande s'ils nous aimaient ?

Mais maintenant, les **doutes** ont changé de place.

— Si ça se trouve, mes enfants se posent la même question à propos de moi...

Manifestement, il en est désolé. Attristé. **Inquiet** à l'idée que le travail d'écriture que nous réalisons ensemble ne réponde pas à toutes leurs attentes. Il me faut le rassurer : c'est un beau cadeau qu'il est en train de leur faire !

Certes, comme le chantait Barbara, *le temps perdu ne se rattrape guère*, mais **s'écrire** ainsi, à **cœur ouvert**, peut aider bien des blessures du passé à **guérir**.

Maman est morte

La phrase **s'impose à mon esprit** avec la **persistance** d'une goutte d'eau tombant de son robinet : *Maman est morte*.

Je voudrais l'envoyer promener. Oublier momentanément la réalité qu'elle reflète. Rien à faire. Elle est là, **têtue**, obstinée, **imperturbable** : *Maman est morte*.



Je m'endors, l'oreiller trempé de larmes, avec elle. Je me réveille, les yeux rouges et bouffis, avec elle.

Maman est morte.

Au moment où je m'y attends le moins, alors qu'un sourire a réussi à se faufiler sur mes lèvres, elle me **transperce** et me **glace** : *Maman est morte.*

Il n'y a rien à faire contre ça.

Maman est morte et c'est sans doute mieux pour elle.

Pour elle.

Est-ce que ça va ?

Pas un jour ne passe sans qu'on me pose la question banale par excellence : « **ça va ?** »

En temps normal, j'y réponds sans y penser. Par l'affirmative le plus souvent. Par la négative quand je suis vraiment malade. Par un « ça pourrait aller mieux » lorsque je suis entre deux. En tout cas, j'ai toujours une **réponse toute prête**. Évidente.

Toujours, **sauf en ce moment**.

Ma mère est morte le mois dernier. À ce moment-là, les choses étaient claires : j'allais mal. Depuis, plusieurs semaines ont passé. Je suis de nouveau capable de rire. Je n'ai plus des tonnes de mouchoirs en papier dans les poches. Il m'arrive



de plus en plus souvent de penser à elle sans souffrir. Mais est-ce que je vais bien ?

J'ai beau réfléchir à la question le plus honnêtement possible, **je n'en sais rien**. Ces deux petits mots me laissent complètement **désemparée**, comme un élève face à son professeur quand il n'a aucune idée de ce qu'il doit répondre.

Le plus souvent, je m'en sors par une **pirouette**. Ou je finis par répondre « oui », par **habitude**.
Pour me convaincre ?

« Vieillir encore, à quoi bon ? »

Monsieur R. n'a pas le moral aujourd'hui. Une **vieille douleur** à l'épaule s'est réveillée et l'a empêché de dormir. Il la sent, tapie dans son articulation. Qu'il s'active dans son petit jardin ou qu'il reste assis dans son fauteuil à regarder la télévision, elle est là. Sourde. Tenace. Pour ne pas dire emm...ante !

— À mon âge, c'est normal d'avoir mal un peu partout, s'excuse-t-il. Mais c'est **fatigant**.

Lui d'habitude enjoué et souriant, toujours prêt à plaisanter, me regarde aujourd'hui d'un **air grave**.



— J'ai **quatre-vingt-dix ans**, vous savez. Autour de moi, il n'y a plus personne de ma génération. Alors **vieillir encore, à quoi bon** ? Pour continuer à voir [mourir](#) de plus jeunes que moi ?

Il prend néanmoins la peine de me rassurer : jamais il n'attentera à ses jours. Mais la **mort** ne lui fait **pas peur**. Au contraire, il l'attend. Ils se sont entr'aperçus souvent, tous les deux. Il saura la reconnaître. Et l'accueillir comme il se doit.

— Ce sera **ma dernière copine** !

D'en parler lui redonne même le sens de l'humour.

Les objets de notre histoire

J'en avais parlé dans ce blog : ma mère est morte. Mon père l'ayant précédée il y a vingt-deux ans, sa **maison** était désormais **inhabitée**. Mes frères et sœurs et moi avons décidé de la mettre en vente. Il fallait donc la **vider** et c'est à cela que nous avons consacré la semaine dernière.

Du grenier au débarras du fond de la cour, de ma chambre d'étudiante sous les toits à celle de mon frère aîné, au bout du couloir, en passant par celle de mes parents (où j'ai passé mes premières années), ce sont des centaines (peut-être des milliers) d'**objets** qui nous sont passés entre les mains. Autant de **souvenirs**. D'**images** du passé. D'**anecdotes** à raconter.



Ce **minuscule bol** tout blanc ? C'était celui de mon petit déjeuner. Et encore, je ne l'emplissais qu'à moitié !

Ce **casque de pompier** ? Il appartenait à notre grand-père maternel. Cette broderie ? Signée de notre grand-mère paternelle, elle date de 1890.

Ce **collier de perles** ? Étudiante, je l'avais offert à ma mère pour remplacer celui que je lui avais cassé à l'âge de huit mois...

Il y a eu des **fous-rires** pendant cette semaine. Et des **moments graves**. De la complicité et des tensions. Des plaisanteries et des heures d'insomnie. Nous sommes tous sur le **chemin du deuil** ; chacun avance à son rythme et à sa façon. Quitter la maison de son enfance n'est pas facile, mais cela nous inscrit dans une histoire. Qui mérite, comme toutes les histoires, d'être racontée.

« J'ai rencontré mon père »

Le **coup de fil** de Marc m'a beaucoup surpris : je ne comprenais pas pourquoi cet homme, que je ne connaissais absolument pas, tenait tant à **me féliciter** pour mon travail. Jusqu'à ce qu'il m'explique...

Marc a **cinquante-deux ans**. Enfant, les absences répétées de **son père** (capitaine dans la marine marchande) auraient pu lui peser ; en fait, c'est l'autorité excessive dont celui-ci faisait preuve qui l'a vraiment marqué. Au point



qu'une fois bachelier, Marc a littéralement **fui la maison** de son enfance, n'y remettant plus les pieds qu'occasionnellement, lorsque son père était en mer.

Les deux hommes ne se sont plus jamais revus.

Un jour, Étienne m'a contactée. **Officier de marine en retraite**, récemment devenu veuf, il souhaitait mettre **son histoire** par écrit. **Pour son fils**. Et pour **ses petits-enfants**, qu'il n'avait **jamais rencontrés**, mais dont il suivait le parcours à distance. Il était très fier d'eux, d'ailleurs.

Comme la plupart des gens, Étienne m'avait longuement raconté son enfance et sa jeunesse, mais ne s'était pas étendu outre mesure sur sa vie adulte. Sauf pour raconter son amour de la mer et ses joies de marin. Il avait aussi mentionné ce fils, auquel il regrettait tellement d'avoir consacré trop peu de temps. Sans s'éterniser sur le sujet. Mais j'avais bien senti que la **blessure** était **profonde** et c'est à ce fils, Marc, qu'il avait choisi de dédier son récit.

Marc que j'ai au téléphone.

— Mon père m'a envoyé son livre. Je ne pourrai jamais assez **vous remercier**. Grâce à vous, je l'ai enfin rencontré ! Nous nous sommes revus et nous avons bien l'intention de **rattraper le temps perdu**. J'ai compris tellement de choses... Vous faites un **travail formidable**, vous savez ?

Oh, oui, je sais, j'ai un métier fabuleux :-)



« Ma grand-mère ? Une garce ! »

Comme la plupart des gens qui égrènent leurs souvenirs devant moi, Monsieur C. a longuement évoqué ses **jeunes années**. L'école (souvent buissonnière), la chasse à la fronde (qu'il pratiquait seul lorsque ses camarades étaient en classe), le braconnage (dont son grand-père maternel lui avait appris toutes les ficelles)...

Il m'a raconté comment, son père ayant été fauché sur le champ de bataille avant d'avoir pu épouser sa mère, il avait dû porter, tout jeune, l'étiquette peu flatteuse (bien que délicate) **d'enfant « naturel »**. Étiquette qui serait remplacée, quelques années plus tard, après que sa mère ait été emportée par une mauvaise fièvre, par celle d'**orphelin**.

— C'est malheureux à dire, mais ma vie est devenue plus facile après ça. Un enfant naturel, on s'en méfiait toujours un peu, il avait forcément quelque chose de « mauvais » en lui. Alors qu'un orphelin, ça attirait la sympathie !

Les **grands-parents maternels** avaient pris le jeune garçon en charge et il avait habité chez eux jusqu'à son départ pour le service militaire.

— Mon grand-père m'a remis sur les rails. Il braconnait peut-être, mais c'était pour se nourrir, pas pour faire du commerce. Il avait le sens de l'honneur et il m'a empêché de faire des conneries.

Monsieur C. n'en finit pas de vanter les louanges de l'homme qui l'a élevé. Et se rembrunit soudain lorsque j'évoque l'épouse de celui-ci, sa **grand-mère**.

— Ma grand-mère ? C'était **une garce**.



Sur le moment, il n'en dit pas plus. Pourtant, je sens qu'il est prêt à le faire. D'ailleurs, il me le confirme :

— Je vous en parlerai. Plus tard.

Une cruauté ordinaire

Aujourd'hui, Monsieur C. m'accueille avec gravité. Ce n'est pourtant pas dans ses habitudes : il a pour principe, selon ses propres termes, de « prendre les choses par leur bon côté ».

— Je vous avais dit que je vous parlerais un jour de **ma grand-mère**. Ce jour est venu.

Je comprends qu'une **longue préparation** a été nécessaire. Le silence qui s'installe entre nous en participe encore : il y a des **fantômes** qui ne peuvent ressurgir qu'à petits pas.

Enfin, Monsieur C. se lance. Calmement, sans aucune animosité, il me raconte.

Il dit la **colère** de sa grand-mère, contre sa propre fille qui avait « fauté » comme on disait à l'époque, et contre l'enfant qu'il était, preuve vivante et rappel quotidien de cette faute. Il dit ensuite le **chagrin** transformé en **rancune** par la disparition précoce de cette fille. Et la **haine** contre l'enfant. La **cruauté ordinaire**.

— Dans son esprit, c'est moi qui aurais dû mourir. Pas ma mère. Elle me l'a dit bien des fois.



Dans les yeux du vieil homme, les larmes de **l'enfant mal-aimé** se mettent à briller.

— Elle ne m'a **jamais frappé**, mais parfois **j'aurais préféré**. Les coups, on peut les parer ; les mots, eux, ils s'incrument.

Lorsque je le quitte, deux heures plus tard, Monsieur C. a retrouvé son sourire.

— Je n'avais **jamais parlé de tout ça** avant. Je crois que j'aurais dû : ça m'a **fait du bien**. Mais une grand-mère, dans l'esprit des gens, c'est toujours quelqu'un de doux et d'aimant. Ce n'est pas facile d'aller à contre-courant.

Quoi de plus normal, pourtant ? Les grands-mères sont comme tout le monde : aussi variées qu'uniques.

« **Plus personne ne m'écoute...** »

Madame G. est une **vieille femme solitaire** dont les enfants habitent à l'autre bout de la France.

Ce sont eux qui m'ont contactée pour que je fasse le récit de sa vie. Mais ils m'ont prévenue :

— Elle a ses têtes et elle n'est **pas toujours commode**...

Cela ne m'effraie pas : j'aime les gens qui ont du caractère. C'est donc pleine d'entrain que je frappe à la porte. Une bonne minute s'écoule sans que rien ne se passe. Indécise, je vérifie ma montre : je suis bien à l'heure. Madame G.



aurait-elle oublié notre rendez-vous ? Aurait-elle un problème ? Je frappe plus fort.

Cette fois, quelques secondes à peine s'écoulent avant qu'une **voix peu amène** retentisse.

— Ça va, ça va, j'arrive...

Une **toute petite femme** me fait face. Ses cheveux noir corbeau ramenés en un **chignon serré**, les mains sur les hanches, elle me fixe, les sourcils froncés.

— C'est vous, la biographe ?

— Oui, Madame.

Puis, comme rien ne se passe :

— Vous me laissez entrer ?

Madame G. grommelle quelque chose d'incompréhensible, mais s'efface pour me laisser passer. J'entre dans une vieille cuisine, sombre mais propre. Sur la table, **une théière et deux tasses** sont disposées. Intérieurement, je souris : je sais que je vais être bien reçue.

En effet, derrière sa **façade bourrue**, Madame G. s'avère être une **conteuse proluxe et pleine d'humour**. À plusieurs reprises, au récit des tours pendables que ses frères et elle jouaient à leurs voisins, elle se laisse même aller à des fous-rires qui me laissent entrevoir la petite fille qu'elle a été.

Lorsque je me prépare à la quitter, elle devient tout à coup très sérieuse.



— Ça m’a fait du bien de vous voir. Vous savez, sinon, **plus personne ne m’écoute**... Vous reviendrez, n’est-ce pas ?

Et comment !

« **La couverture, elle en jette !** »

Monsieur C. découvre « ses » livres. Comme toujours, au début, il ne veut pas en faire trop.

— C’est **correct**, me dit-il en feuilletant lentement un exemplaire. Plus que correct, même.

Le temps de soupeser le livre, de le tourner et retourner entre ses mains, de relire la **quatrième de couverture**... Un sourire s’installe enfin sur ses lèvres.

— On peut même dire que c’est **presque parfait** !

De nouveau, il tourne les pages. S’arrête de temps à autre. Retrouve avec plaisir ou un peu de tristesse (c’est selon) les anecdotes du passé.

— Je me demande ce que les enfants en penseront.

Les enfants sont les initiateurs du projet. Alors, Monsieur C. est **un peu inquiet**. Vont-ils trouver dans ces pages ce qu’ils cherchent ? Que cherchent-ils exactement, d’ailleurs ? Nous en avons parlé plusieurs fois, déjà. Mais aujourd’hui, cette inquiétude s’envole bien vite.



Avec un **sourire de petit garçon espiègle** et des yeux remplis d'étincelles, Monsieur C. se penche soudain vers moi.

— Quand même, la couverture, **elle en jette** !

Peu importe ce que diront les enfants, finalement : Monsieur C. est **fier de lui** et de son livre. Mais il a raison de le souligner à sa façon : la couverture est un élément important du récit de vie. Comme pour n'importe quel livre, c'est elle qui vous donne envie (ou pas) d'aller plus loin. Il ne faut pas la négliger.

« **Ras la citrouille d'Halloween !** »

Madame G. est **bougon** aujourd'hui. Seraient-ce les **chrysanthèmes** négligemment posées dans un coin qui la mettent de cette humeur ?

Après tout, l'approche de la **Toussaint** et de la **fête des morts** n'est pas forcément propice à la gaieté.

Ce n'est pas notre première rencontre ; une certaine familiarité s'est installée entre nous. Je me permets donc de lui **poser la question**.

— Les morts ne me dérangent pas. Au contraire ! Début novembre, on pense à eux. Depuis toujours ! Ou presque...



Je sens bien qu'il y a quand même quelque chose qui la chagrine.

— Ce qui me dérange, pour ne pas dire plus, c'est leur nouvelle fête, là : **Halloween**. Qu'est-ce qu'on en a à faire de ces histoires de sorcières, de déguisements et de bonbons pour les enfants ? Moi, Halloween, j'en ai **ras la citrouille** !

Madame G. n'a pas tort, après tout. Cette nouvelle fête, dont l'objectif est purement commercial, n'a aucune racine dans notre culture.

— Si c'était à un autre moment, dans l'année, ça ne me dérangerait pas plus que ça... Mais là... Fin octobre, moi, je me prépare à **fleurir les tombes** de mon mari et de mes parents. J'achète des chrysanthèmes, **pas des bonbons** !

Nous reprenons ensuite nos entretiens. Aujourd'hui, Madame G. va me raconter comment, jeune fille, elle a intégré les réseaux de la **résistance**.

Il n'y a pas à dire : c'est une **femme de caractère** !

« **Le monde entier va lire mon histoire !** »

Mes **futurs clients** aiment voir ce dont je suis capable. Entendez par là : quelque chose que j'ai **déjà écrit** pour quelqu'un d'autre. C'est bien normal.



Lors du premier rendez-vous (celui au cours duquel nous précisons le travail à effectuer), je me munis toujours de quelques **livres déjà réalisés**.

Le fait de tenir l'objet, de le manipuler, d'en tourner les pages, rend le projet tout de suite plus réel. À ce moment-là, ce ne sont pas les mots qui importent, mais la texture du papier, la taille des caractères, le brillant de la couverture...

Les mots, c'est avant que l'on veuille les voir. C'est dans l'intimité de son salon que l'on veut les lire. Voilà pourquoi je publie des extraits de récit de vie (qui changent de temps en temps) sur mon site web.

Lorsque j'ai terminé l'un de ces textes, j'en sélectionne quelques extraits et je demande à leur auteur l'**autorisation de les publier**. Le plus souvent, ils acceptent sans problème. Et sans poser de question. Mais Monsieur K. a toujours été un client à part... D'abord, il s'inquiète :

— Le monde entier va lire mon histoire !

Potentiellement, oui, certes... mais mon site web ne reçoit pas encore la visite du monde entier ! Cela le rassure. D'autant plus que les extraits sont légèrement modifiés (noms de lieux ou de personnes supprimés ou réduits à leur initiale) pour ne pas être trop spécifiques.

— Seuls les gens qui savent que vous avez fait appel à moi et qui vous connaissent bien pourront vous reconnaître, lui dis-je.

— C'est vrai ? Bon, je vous donne mon autorisation, alors...

Et cette fois, c'est bien de la déception qui perce dans sa voix.



Un client pas comme les autres

M. n'est **pas** un client **comme les autres**. Tout juste la cinquantaine, à un âge où d'autres me demandent de rédiger la vie de leurs parents, lui souhaite mettre la sienne **en noir et blanc**. Comme les photos qu'il aime prendre.

— J'ai fait des tas de trucs. Pas toujours très bien. Ça m'a valu la tôle. Mais avec l'âge, je me suis calmé ! lance t-il avec un sourire.

Tout de suite, je sens que l'**insolite** va nous tenir compagnie lors de nos rendez-vous.

Il n'a pas de chez lui, alors nous nous rencontrons **chez son amie du moment**. Celle qui lui inspire les sculptures qui jonchent la table du salon : des morceaux de corps féminins, hétéroclites et pâles.

Chaque fois, il m'accueille avec un café noir. Très noir ! Puis nous discutons un peu : c'est notre échauffement

— Je vais repartir bientôt. **La route me manque**. Le soleil aussi...

De fait, nous n'irons pas au bout de notre travail. Aujourd'hui, il me téléphone :

— Je voulais te dire : **je pars demain**. En Andalousie. Ça me démangeait trop ! On continuera à mon retour. Si je n'ai pas changé d'avis d'ici là...



Changer d'avis ? Avec M. tout est possible. En attendant, comment ne pas lui souhaiter **bonne route** ?

« Je m'appelle E. et je veux vous raconter mon histoire »

« Je m'appelle E. et je veux vous raconter mon histoire. »

C'est ainsi que Mademoiselle F. me demande de **commencer son livre**. Concernant la suite du texte, elle n'a aucune exigence particulière. Pas vraiment d'idée non plus. Mais la **première phrase**, ce doit être celle-là.

— Je l'ai écrite tellement de fois... Vous ne pouvez pas savoir !

Mademoiselle F. a **trente-deux ans** et l'impression d'avoir déjà **plusieurs vies derrière elle**. Adoptée à l'âge de cinq ans, elle a gardé de **nombreux souvenirs** de sa **petite enfance au Vietnam**. Des goûts, des odeurs... La lumière de l'aube sur les rizières...

Depuis dix ans, elle s'épuise à tenter de les restituer par la peinture. Parce que les mots lui ont toujours échappé.

— Je devais avoir douze ans la première fois que j'ai **tenté d'écrire mes souvenirs** d'enfance. Je n'y suis jamais arrivée.



Par contre, elle a gardé le cahier sur lequel elle avait écrit cette première phrase. Sur la couverture, il y a une vue de la baie d'Along.

— Je pensais que cela m'aiderait. Au contraire...

Les mots lui viennent pourtant avec une **simplicité désarmante**. Elle les distille en **petites touches**, comme le peintre impressionniste crée son œuvre, **à l'instinct**, enthousiaste et rêveuse à la fois.

Petit à petit, **l'histoire se construit**. Les mots s'alignent sur le papier. Comme si l'écho de ma présence suffisait à les faire naître.

Moi qui ai longtemps regretté de ne pas être devenue sage-femme, me voilà **accoucheuse** malgré tout !

« **Chez moi, c'était chez lui !** »

Antoinette a **beaucoup voyagé**. Vive et pétillante malgré (ou grâce à) ses quatre-vingts printemps, elle a entrepris de me raconter ses aventures.

D'abord, une **enfance** heureuse en **Algérie**. Avant les « événements ».



Ensuite, elle a **épousé un diplomate**, qu'elle a suivi (selon sa propre expression) dans tous les bouts du monde imaginables, au gré de ses affectations.

— **Chez moi**, il y avait toujours du monde. Des amis, de la famille, les domestiques... La maison était pleine. Mon mari était comme cela : il lui fallait du mouvement autour de lui.

Dans tous ses **déménagements**, j'ai un peu de mal à la suivre. Je reviens sur mes notes, hésite un peu, puis lui demande :

— Mais c'était **où, chez vous ?**

Elle me regarde alors, mi-amusée, mi-scandalisée :

— Mais voyons, chez moi, c'était **chez lui** ! Quel que soit l'endroit où il se trouvait !

Puis, hochant la tête d'un air désolé :

— Vous, les jeunes, vous ne savez plus ce que c'est, que de se vouer corps et âme à quelqu'un.

Une question me brûle les lèvres. Pourtant, j'hésite longtemps avant de la poser. Finalement, je me lance.

— Et aujourd'hui qu'**il n'est plus là**, c'est où ?

L'air soudain très sérieux, Antoinette se penche vers moi.

— Aujourd'hui, chez moi, cela n'a **plus de sens**. À part, peut-être, dans son souvenir. Qui sait ?

Qui sait, en effet ?



« Raconter ma vie ? Et puis quoi, encore ! »

— Raconter ma vie ? Et puis quoi, encore ! Je n'ai pas de temps à perdre avec ces bêtises !

Sa fille m'avait prévenue : quand L. a quelque chose à dire, elle n'y va pas par quatre chemins. Elle est même carrément abrupte. C'est ce que l'on appelle pudiquement une **femme de caractère**.

Dire qu'elle a du caractère est en effet bien en-dessous de la vérité. Pour être plus exact, il faudrait plutôt dire qu'elle **n'en fait qu'à sa tête**. Surtout lorsque la vôtre (de tête) ne lui revient pas.

En l'occurrence, c'est ce qui a l'air de se passer avec la mienne.

J'avoue que **cela me déstabilise** un peu : c'est la première fois que je suis confrontée à ce genre de réaction. D'habitude, on me reçoit gentiment, pour ne pas dire avec beaucoup de bienveillance, même lorsqu'on se fait un peu prier pour me rencontrer.

— Je l'ai dit, à ma fille, de toute façon : je vous vois une fois (pour vous dire de ne pas insister) et après, **bonjour chez vous** !

Elle est décidée, c'est évident. Alors, dites-moi un peu ce que je fais ici ? Autant **prendre congé tout de suite**.



— Attendez, voyons ! J'ai fait un gâteau aux noix ce matin ; vous allez bien en prendre un morceau... Comme ça, vous ne serez pas venue pour rien ! conclut-elle avec un petit sourire.

J'hésite, indécise. L. a été claire : elle ne veut pas travailler avec moi. Pourquoi rester ? Pourtant, c'est elle qui me le propose... L'**envie d'en savoir plus** (un peu aidée par ma gourmandise, il faut bien le dire !) est la plus forte : j'accepte le morceau de gâteau.

— Je vous fais une chicorée avec ?

Va pour la chicorée...

Une heure plus tard, L. (qui s'est finalement montrée très sociable et intarissable sur sa famille) me raccompagne à la porte.

— Je l'ai dit, à ma fille : **raconter ma vie**, je veux bien le faire, mais **quand je serai vraiment vieille**. Pour l'instant, je n'ai que quatre-vingts ans, j'ai bien d'autres chats à fouetter ! Revenez **dans quinze ans**.

Eh bien... Disons que rendez-vous est pris : un personnage doté d'un tel **caractère** mérite à coup sûr l'immortalité, non ?

Après la valise, la boîte !

Ce n'est **qu'une boîte en carton**. L'une de ces vieilles boîtes à chaussures que vous avez tous vues dans les greniers ou au fond des armoires de vos grands-



parents. Aussi, quand je la vois sur la table, je sais qu'elle contient beaucoup plus qu'une vieille paire de chaussures.

Cette boîte **contient des trésors**.

Les traces de **toute une vie**. De toutes les vies qui ont mené à celle de Madame E.

— J'ai sélectionné **quelques photos** pour mettre dans mon livre, me dit-elle. Je vais vous les **confier**. Surtout, prenez-en soin !

Confortablement installée, la boîte sur les genoux, elle prend son temps. Le temps de laisser **fleurir un sourire** sur ses lèvres.

Dans cette boîte, il y a des antiquités, comme une **photo de classe** de sa mère, prise en 1896. Mais il y a aussi ces images inimitables et surannées de **bébés assis torse nu** sur un drap.

— C'est mon mari ! Il était beau, n'est-ce pas ?

Le sourire sur ses lèvres s'attarde, le temps pour ses yeux de s'emplir de l'image de celui qui fut **pendant cinquante-six ans** son compagnon.

Depuis deux ans, elle continue seule sa route. Chaque jour est un bonus. Une étoile supplémentaire au ciel de sa vie. Une vie remplie d'amour. Malgré tout, affronter l'avenir est devenu difficile.

Une à une, dans le plus grand désordre, les photos défilent entre nos mains. Chacune a son histoire. Chaque personnage son lot de tendresse. Des grands-



parents à l'arrière-petit-fils, quand la pendule du salon sonne les douze coups de midi, ce sont **près de deux siècles** qui se sont écoulés.

— Je vais vous **confier** quelque chose, me dit Madame E. en refermant la boîte. Aujourd'hui encore, j'écris à mon mari. Vous pensez que c'est idiot ?

« Je n'arrive plus à écrire »

Madame S. est une **femme de lettres**. L'écriture a toujours fait partie de sa vie. Mais avec l'âge et, surtout, le décès de son mari, la source de l'inspiration a semblé se tarir.

— Je n'arrive plus à écrire. **Un ressort s'est cassé**, me dit-elle simplement.

Les choses n'ont pourtant pas été aussi brutales. C'est même plutôt graduellement, pour ne pas dire **insidieusement**, que les mots se sont mis à la fuir. Une espèce de langueur s'est emparée d'elle. Une **lassitude**. Au début, elle a cru que ce serait passager. Mais non, bien au contraire !

Écrire lui est devenu impossible.

— Le pire, peut-être, me dit-elle, c'est que je n'en souffre pas. Il y a vingt ans, je n'aurais pas pu concevoir ma vie sans l'écriture, mais aujourd'hui... Je m'en fiche !

Depuis des années, ses enfants lui demandaient « d'écrire quelque chose **sur la famille** ». Elle n'avait jamais dit non.



— Bien sûr que c'est une bonne idée ! Mais j'ai toujours pensé que j'aurais le temps. Plus tard.

« Plus tard » est venu, mais ne s'est pas arrêté. Et « trop tard » est arrivé à son tour.

— Alors mon fils a eu l'idée de vous contacter. Il a eu raison : **sans vous, je me serais découragée**. Je ne serais jamais allée au bout. Alors que là...

Un sourire fleurit sur ses lèvres ; ses yeux pétillent derrière ses lunettes tandis qu'elle caresse doucement un exemplaire du récit de sa vie.

— Ce n'est pas la première fois que je vois **mon nom sur la couverture** d'un livre, mais celui-là... Celui-là, c'est le plus beau. Le plus vrai.

Un silence, puis :

— Maintenant, je peux m'en aller à mon tour. Vous m'avez rendu la sérénité.

Se raconter au téléphone, c'est plus facile... Ou pas ?

Madame D. a été marquée par une **enfance difficile**. Douleuruse, même. Arrachée à des parents aimants (mais pauvres) pour être placée dans une **famille d'accueil** qui se garantissait ainsi une **main d'œuvre bon marché** et corvéable à merci pour les travaux des champs, elle garde de cet épisode une **méfiance** absolue à l'égard de toutes les **administrations**.



Discrète jusqu'à l'effacement, elle **n'aime pas** non plus **parler d'elle**. Alors **raconter sa vie à une inconnue...**

Sa fille a pourtant réussi à la décider. En invoquant le **devoir de mémoire** (« Il ne faut pas oublier que ce genre de chose a été possible ! ») et en faisant intervenir sa propre fille.

— Mamie, quand tu avais mon âge, qu'est-ce que tu faisais à l'école ? À quoi tu jouais ? Je voudrais bien que tu me racontes...

Pas si facile lorsqu'on passé sa vie à se taire. Mais que ne ferait-on pas **pour ses petits-enfants** ? Pour finir de convaincre sa mère, la fille de Madame D. a pensé à des **entretiens téléphoniques**.

— Ce sera **plus facile**. Tu ne verras pas la personne. Elle ne saura même pas où tu habites.

L'argument avait porté. Plus qu'à tout autre chose, Madame D. tient à sa **tranquillité** et à **ne pas se faire remarquer**. Par téléphone, non seulement la biographe ne la verrait pas, mais en plus, personne ne serait au courant de rien puisqu'elle ne recevrait **pas de visites**.

Il avait donc été convenu avec la fille de Madame D. que je ne rencontrerais jamais ma cliente. Cela me peinait (j'aime le contact direct avec les gens et mon écriture se nourrit beaucoup de l'atmosphère de leur logement) mais je finis par m'y habituer... et à apprécier malgré tout ces rendez-vous !

Jusqu'à ce fameux jour où je sentis Madame D. quelque peu **hésitante au bout du fil**.



— La prochaine fois, finit-elle par se lancer, pourquoi ne viendriez-vous pas **à la maison** ? Ce serait quand même **plus agréable de vous parler directement** plutôt qu'à travers le téléphone !

Qu'auriez-vous répondu à ma place ? :-)

Une biographiée au vide-grenier

Quand on exerce le métier de biographe, le **bouche à oreille** se met lentement en route. C'est normal. Dès lors qu'il s'agit d'une vie entière, tout **prend du temps**.

Décider d'en faire le récit, se raconter, distribuer le livre obtenu à ses proches, parler de cette expérience particulière, donner envie à d'autres de se lancer à leur tour... D'autres qui vont avoir besoin de temps pour se décider, etc.

Mais lorsque **la roue est lancée**, elle tourne. Et elle tourne **de plus en plus vite** ! Avec à la clé des **rencontres** aussi fortuites que réjouissantes...

Nous sommes samedi ; je déambule avec ma famille dans un vide-grenier lorsque j'avise Madame V. : elle tient un stand. Deux autres femmes l'accompagnent.

— C'est **avec elle** que j'ai **fait le livre**, leur dit-elle.



— Ah, c'est vous ? Vous me connaissez, alors, me dit l'une d'entre elles, je suis sa petite sœur.

— Moi, je suis sa nièce ! renchérit l'autre. Vous me connaissez aussi !

Virtuellement, bien sûr. Mais de là à reconnaître dans les personnes qui me font face les petites filles qui figurent en noir et blanc dans le **cahier de photos** du livre... Ce serait beaucoup demander !

Devant moi, la discussion s'engage entre la sœur et la nièce (qui ne sont pas, je le comprendrai plus tard, mère et fille). Comme souvent, la **plus jeune** est **très enthousiaste**.

— C'est une idée géniale, d'avoir fait ce livre ! Les choses ont tellement changé, ces dernières décennies... **Tout le monde** devrait **prendre le temps** de faire ce genre de chose !

— À quoi ça servirait, que je le fasse aussi ? rétorque son interlocutrice. Je suis sa sœur, nous avons vécu les **mêmes choses**, à la même époque.

— **Pas exactement** les mêmes choses, objecte sa sœur. Nous n'avons pas le même âge, ne sommes pas allées dans les mêmes écoles...

— C'est vrai que j'ai été pensionnaire dès l'âge de cinq ans...

— Et puis, vous avez forcément vu les choses sous des **angles différents**, ajoute la nièce.

— C'est vrai. Maintenant que tu le dis...

Au moment de les quitter, la plus jeune me retient un peu.



— Vous seriez disponible pour travailler **avec ma mère** ? Je ne suis pas sûre qu'elle soit tellement d'accord, mais **en lui demandant...**

— Et **en insistant un peu**, ajoute Madame V., comme pour moi ! C'était le **cadeau de Noël** de ma belle-fille. J'ai bien été obligée de me lancer... Mais je ne le regrette pas ! conclut-elle. Mes petits-enfants ont été ravis.

Il y avait du brouillard sur le vide-grenier. Tout à coup, pour moi, c'était comme s'il se levait. Une **belle journée** de biographe s'annonçait !

Mille mercis, Madame E. !

Quand on est **biographe**, on entre dans l'**intimité** des gens. C'est inévitable.

Tout aussi **inévitable** est le fait de **s'attacher** à eux. Au moins un peu. Parfois beaucoup...

Madame E. **me rappelle** terriblement **ma mère**, qui est morte l'année dernière. Pourtant, elle ne lui ressemble guère, ni physiquement ni de caractère. C'est autre chose.

Peut-être sa façon tellement **pudique et sincère** d'évoquer le **drame de sa vie** : la perte de son mari après cinquante-huit ans de vie commune. Ma mère avait adopté le même ton neutre et mesuré pour me raconter sa propre déchirure : la mort de son frère aîné à l'âge de vingt ans.



Toutes les deux sont restées **droites et dignes**. Leur douleur n'en était pas moins palpable. Autant que leur volonté manifeste de **ne pas se laisser aller**. Alors oui, Madame E. m'a touchée. Beaucoup.

Quand je reçois **ses livres**, je suis heureuse pour elle : elle les attend avec impatience. Mais pour moi, cela signifie surtout que nous n'allons plus nous voir et j'avoue qu'**elle va me manquer**.

J'aurais pu lui envoyer les livres par la poste : il m'arrive de le faire, notamment lorsque mes clients habitent loin ; j'ai préféré les lui **amener**. Pour voir l'éclat dans ses yeux au moment de les déballer. Pour **la voir encore une fois**.

— C'est parfait ! me dit-elle. Je suis **très heureuse de notre collaboration**. Vraiment. C'est dommage que nous n'ayons plus l'occasion de nous voir...

S'éclipsant quelques secondes dans la pièce voisine, elle en revient avec une composition de plantes vertes joliment emballée.

— **C'est pour vous**. Pour vous remercier.

Alors que je commence à avoir du mal à cacher mon émotion, elle ajoute :

— Il faudra me laisser **votre carte**. J'ai parlé de notre travail autour de moi et il y a un **monsieur du village**... Ses enfants voudraient lui offrir **la même chose**.

Et c'est elle qui me remercie !

En quittant Madame E., j'ai le sourire : maintenant, je sais que j'aurai l'occasion de la revoir :-)



Elle pleure

Elle est là, devant moi, assise dans ce fauteuil d'une arrière-salle de café, et **elle** me **raconte**.

Son enfance dans une **famille adoptive** qui ne l'a jamais vraiment aimée. Voire même **qui l'a détestée**.

Comme si elle **lui reprochait** d'avoir déjà un **passé**. Comme si on voulait lui faire payer son manque de malléabilité...

Les **images** remontent à sa mémoire au fil de son récit. Je les sens de plus en plus **violentes**, de plus en plus présentes, de plus en plus **envahissantes**... jusqu'à ce qu'elles débordent, à l'évocation de **mauvais traitements** infligés à sa petite sœur.

— J'en ai les [larmes](#) aux yeux, s'excuse-t-elle en ôtant ses lunettes.

Elle continue pourtant de me regarder, **bien droite**, **sûre** de vouloir tout dire, **fière** d'arriver à le faire.

Notre entretien devrait s'achever là : **une heure** a déjà passé. D'un sourire, je l'encourage pourtant à continuer un peu. Le temps pour ses yeux de s'assécher, pour sa voix de retrouver son assurance, pour son sourire de retrouver tout son éclat.

On ne laisse pas quelqu'un ainsi, **au bord du vide**.



« Je veux un livre de 200 pages ! »

C'est un **homme pressé**, manifestement **habitué à donner des ordres...** et à ce qu'on lui obéisse rapidement.

Il veut **raconter sa vie**, sa **réussite professionnelle** surtout. Et il veut un livre de **deux cents pages**. Mais comment compte-t-il les remplir ?

Je suis biographe, **pas hagiographe**. Il n'est pas question pour moi de délayer la sauce ou de la faire monter pour transformer ce monsieur en surhomme. Encore moins d'inventer quoi que ce soit.

— Je ne peux écrire deux cents pages que si vous me donnez **assez de matière** pour le faire.

Mon interlocuteur s'étonne. Se trouble. Puis s'agace.

— Moins de deux cents pages, pour un livre, ça ne fait **pas sérieux**. C'est bon quand on n'a rien à dire.

Il faut vraiment lui mettre les points sur les « i » :

— Si ce n'est pas votre cas, il n'y aura pas de problème. Mais je ne rédige que ce que l'on me raconte. Si vous me donnez de quoi écrire seulement cent pages, je ne vais **pas imaginer** le reste.

Pour le coup, il s'énerve.

— Mais enfin, c'est votre boulot, non ?



Eh bien, non, justement ! En tout cas, ce n'est pas la conception que j'en ai...

Je ne suis là **ni** pour **chanter les louanges** de mes clients **ni** pour les **faire passer pour ce qu'ils ne sont pas**. Alors, quitte à passer, moi, pour une incapable, je préfère ne pas faire affaire avec lui et me consacrer à d'autres personnes.

Celles qui ont **vraiment une histoire à raconter**. Et l'envie de la **partager** :-)

« **Mon père avait une sœur et il ne me l'a jamais dit !** »

Après le décès de ses parents, comme souvent dans ces cas-là, sa sœur et elle ont vidé la maison. Il y avait là des meubles, des objets utilitaires, des vêtements, des livres... et de **vieux papiers**.

Parmi eux : le **livret de famille** des grands-parents paternels.

— En le regardant, nous avons **découvert** que notre père avait eu **une petite sœur** dont il ne nous avait jamais parlé. C'est tout de même étrange, non ?

Le plus étonnant, c'est que la **déclaration** de cette naissance n'a **pas** été **signée** par un officier d'état-civil, ni officialisée par un coup de tampon. Comme si on s'était amusé à ajouter à la famille un enfant qui n'existait pas !

— Je me suis renseignée **à la mairie du village** où mon père et mon oncle sont nés : il n'y a **pas trace** de cette petite sœur...



Ce mystère la tracasse, mais ne nous empêche pas de continuer à travailler.

Le lendemain, en reprenant mes notes pour rédiger le texte de sa vie, je réalise que la date de naissance indiquée sur le livret de famille correspond à la période au cours de laquelle les grands-parents étaient installés **en Algérie**.

Il n'en faut pas plus pour réveiller mon enthousiasme de **généalogiste amateur** !

Quelques **recherches sur Internet** plus tard, **tout s'explique** : l'absence de signature et de tampon sur le livret de famille et le fait que le père n'ait jamais évoqué sa sœur. Elle est en effet bien **née** en Algérie... et **morte quatre jours plus tard**. Sans avoir eu le temps de marquer durablement la mémoire de son grand frère.

— Je me doutais bien que c'était quelque chose dans ce genre-là, me dit-elle lorsque je lui amène la copie des actes correspondants, mais je suis contente d'en être sûre.

Parce qu'une question qui trouve sa réponse, c'est un peu de poids en moins sur les épaules :-)

Les miracles du récit de vie

Notre collaboration commence à dater un peu : il y a déjà **trois ans** que Monsieur Q. m'a raconté sa vie.

Depuis, je n'ai pas eu de nouvelles. C'est comme cela, la plupart du temps. Mais là, je travaille avec **quelqu'un qui le connaît**. Ce n'est pas un hasard : le fils de



cette dame et celui de Monsieur Q. sont amis ; ils se sont **transmis mes coordonnées**.

Même si les récits se recoupent parfois un peu, confidentialité oblige, je mets un point d'honneur à ne jamais évoquer Monsieur Q. avec Madame E. Mais aujourd'hui, c'est **elle** qui **décide de m'en parler**.

— Mon fils a vu le sien récemment. Il lui a dit que depuis qu'il a fait son livre avec vous, son père a **complètement changé**.

Sur le moment, j'avoue ressentir un peu d'inquiétude... Changé ? Comment cela, changé ? Qu'entend-il par là exactement ?

— Manifestement, ça l'a **libéré**.

Pour le coup, cela me libère aussi ! Un soupir de soulagement m'échappe : si changement il y a eu, il est donc **positif**.

Madame E. continue.

— Il est devenu beaucoup plus jovial, communicatif... Lui qui avait tendance à se renfermer et à ne plus sortir de chez lui depuis quelques années s'est **remis à sortir**. C'est quasiment **miraculeux**.

Bon, là, quand même, il ne faut peut-être pas exagérer... La **gêne** commence à m'envahir. Mais ce n'est pas fini...

— Son fils et lui se sont **beaucoup rapprochés**, vous savez. Et tout ça, c'est **grâce à vous** ! Mais bon, ça ne me surprend pas plus que ça. Vous savez, ça remue beaucoup de choses, ce que vous nous faites faire !



Un silence, puis :

— Enfin, moi, je ne crois pas avoir grand-chose à libérer... Bon, on continue ?

Avec plaisir. Je suis bien plus à l'aise dans ma posture de biographe que dans celle de faiseuse de miracles !

« **Votre blog a trois ans ? Ma fille aussi !** »

Ce sont les **premiers mots** du mail que je viens de recevoir.

Celle qui en est l'auteur m'explique que **depuis la naissance de sa fille**, il ne se passe guère de jour sans qu'elle ne lui écrive. Au moins quelques mots, pour lui **raconter ce qu'elle vit**.

Ce qu'elles vivent ensemble.

Pendant sa **grossesse**, déjà, elle lui écrivait. Pour lui expliquer les **événements** qui avaient entraîné sa conception. Les **circonstances** qui avaient fait qu'elle se retrouvait sans père.

Pour qu'elle sache exactement **d'où elle vient** et que son existence n'est en rien due au hasard.

Ces textes qu'elle a **griffonnés au fil du temps**, sans se poser de question, juste parce qu'elle ressentait le **besoin de tout dire** à sa fille et parce qu'elle ne voulait **rien oublier**, elle veut maintenant pouvoir les lui offrir.



En faire **un livre** qu'elle lui lira le soir, pour l'endormir. **Une histoire qui sera belle** parce que c'est la sienne.

Mais pour cela, il faut **que le texte soit retravaillé**. Corrigé. Reformulé. Enrichi, peut-être.

Une fois n'est pas coutume, c'est le **récit d'une vie en devenir** qu'elle me demande de réaliser...

Dans son mail, elle m'explique qu'elle **ne croit pas aux coïncidences**. Que ce n'est **pas un hasard** si, parmi tous les sites Internet de biographes qui existent sur le web, elle est justement tombée sur **un blog qui fêtait ses trois ans**.

Je suis comme elle : je ne crois pas aux **coïncidences**... Ou plutôt, si : comme le découvre le héros de [La prophétie des Andes](#), je crois qu'elles sont **des signes**... qui nous mènent vers **quelque chose de beau** quand nous prenons le temps et la peine de les décrypter !

Vers un **récit d'enfance**, par exemple :-)

« C'est ringard, mais ça fait plaisir ! »

C'est, comme on dit, un **vieux couple**. Le genre de duo qui donne l'impression d'avoir toujours existé et de **se comprendre à demi-mot** quoi qu'il arrive.

Et il faut que je les rencontre pour la première fois un lendemain de **Saint-Valentin**...



Elle est petite, souriante et douce. Lui vous accueille d'une poignée de main franche (pour ne pas dire brutale), s'excusant aussitôt dans un grand rire tonitruant d'y « être allé un peu fort ».

Au premier coup d'œil, on se demande ce que ces deux-là peuvent bien avoir en commun : ils sont tellement **dissemblables** ! Et puis, au fil des phrases, commencées par elle et finies par lui (ou l'inverse), leur **complicité** éclate au grand jour et vous **réchauffe le cœur**.

Une superbe orchidée, d'un bleu sombre, orne la table autour de laquelle nous nous sommes installés. Voyant mon intérêt, elle se penche vers moi :

— Elle est belle, hein ? Il me l'a offerte pour la Saint-Valentin.

Lui a l'air **fier** du petit garçon que sa maman félicite pour son cadeau de fête des mères. Poitrine gonflée, bras croisés, il admire sa plante. **Sa femme** me lance alors, avec un petit **sourire tendre** :

— C'est ringard, comme disent les jeunes, de se faire des cadeaux ce jour-là... Mais vous savez : ça fait quand même plaisir !

Et main dans la main, ils partent ensemble dans un **fou-rire** communicatif qui ensoleillerait n'importe quelle **journée grise de février**.

Il est clair que pour ces deux-là, la **Saint-Valentin** est un **prétexte**. Une **occasion de plus** de se dire « je t'aime ». Pourquoi s'en priver ?



« Je veux raconter mon monde »

Mademoiselle K. souffre de **schizophrénie** depuis douze ans. Sa famille accepte mal sa maladie et il lui est impossible d'en parler avec ses proches.

— Tu sais bien qu'il faut te faire soigner ! lui dit-on simplement.

Mais Mademoiselle K. ressent un besoin vital d'**expliquer** ce qui lui arrive. De **raconter le monde parallèle** dans lequel elle évolue pendant ses crises. Elle ne veut pas perdre le contact avec ceux qu'elle aime.

— L'écrit les dérangera peut-être moins que la parole ? Et puis, comme ça, ils pourront me lire à leur rythme, quand ils s'en sentiront capables.

L'**exercice** est **périlleux** pour nous deux.

Je dois en effet trouver le moyen d'**entrer dans ce monde** qui n'appartient qu'à elle, qui lui semble tout aussi réel – voire plus ! – que l'autre. **Sans m'y perdre**. En restituant toutes les facettes de son vécu.

Pour elle, le risque est que l'évocation de ses anciennes **crises** n'en génère de nouvelles pendant nos entretiens. Ou ne la **déstabilise** un peu plus...

Le **défi** est de taille, mais nous avons décidé de le relever. Ensemble. Parce que nous sommes toutes les deux persuadées que le jeu en vaut la chandelle !



La fille d'en face

En formation dans un centre d'apprentissage, au début des **années 1950**, alors âgé de **dix-sept ans**, Monsieur Q. logeait dans une petite chambre.

Dans l'immeuble qui lui faisait face, **de l'autre côté de la rue**, il y avait une **jeune fille**. Les fenêtres ne disposant ni de volets, ni même de rideaux, Monsieur Q. me raconte comment, chaque soir, il assistait à ses préparatifs pour la nuit.

— C'était ma petite récréation, s'amuse-t-il. Je m'arrêtais de travailler, le temps de **la regarder** se déshabiller...

Il me raconte aussi comment il a passé des heures à **la guetter** pour essayer de la rencontrer. Se précipitant dans les escaliers lorsqu'il la voyait sortir de chez elle. Patientant longuement devant la porte de son immeuble...

— Nous ne nous sommes **jamais croisés**. À croire qu'elle aussi me guettait, mais pour **m'éviter**... On peut être tellement naïf quand on est jeune !

Comme l'écrivait si joliment Arthur Rimbaud :

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.

Mais près de soixante-dix ans plus tard, il suffit d'une image, d'une odeur ou d'un soupir pour retrouver la légèreté de cet âge. Et pour moi, c'est un privilège d'assister à vos retrouvailles avec les **doux frissons** de la jeunesse :-)



Ce livre est le fruit de quatre années de [récits de vie](#).

Que vous l'ayez reçu directement de l'auteur ou qu'il soit arrivé jusqu'à vous en transitant par plusieurs intermédiaires, vous avez le droit de le diffuser à votre tour, gratuitement, sans le modifier. En faisant explicitement référence à son origine : <http://www.amotsdelies.com>